



LA VIE PARISIENNE

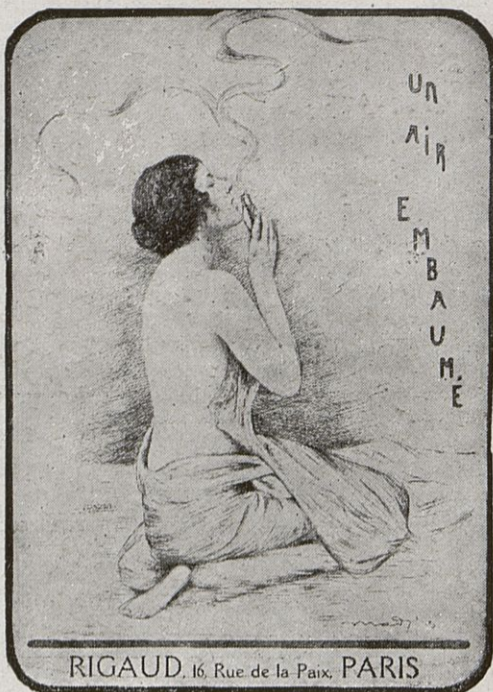


Marguerite Millière

UNE PETITE FILLE D'ÈVE

AU PARADIS NORMAND

FOP1



RIGAUD, 16, Rue de la Paix, PARIS

LA VIE PARISIENNE

Rédaction et Administration
29, Rue Tronchet, 29 - PARIS (8^e)
Téléphone GUTENBERG 48-59

Paris et Départements		Etranger (Union postale)	
UN AN	40 fr.	UN AN	50 fr.
SIX MOIS	25 fr.	SIX MOIS	30 fr.
TROIS MOIS	12 50	TROIS MOIS	15 fr.

Le prix du numéro est de Un franc

MADE IN ENGLAND
SPARKES HALL
4, AVENUE FRIEDLAND, PARIS
ENGLISH HAND MADE
Field Boots — Polo Boots — Heavy Marching
Ankle Boots — Light ankle Boots For Town Wear.
Special Field Boots For The Armies of Occupation
Catalogue and Self-Measurement Form
IMMEDIATE DELIVERY
ENGLISH ASSISTANTS



A la Jeune France
13 AVENUE DES TERNES PARIS
SES IMPERMÉABLES
SES KÉPIS
ENVOI DU CATALOGUE FRANCO

POUR MAIGRIR rapidement et sans danger, prenez par jour 2 Cachets Bachelard (algues marines et Iodothyrene). 5 fr., impôt compris. Toutes Pharmacies. Envoi contre mandat 5.25 & BACHELARD, 8, Rue Desnouettes, 8, Paris.

AMYDERM
GELÉE PARFUMÉE
SUPPRIME le FEU du RASOIR
Parf. HYALINE, 37, F^s Poissonnière, Paris.

CONSERVATION et BLANCHEUR des DENTS
POUDRE DENTIFRICE CHARLARD
Boîte: 2/50 franco-Pharmacie, 12, Bd. Bonne-Nouvelle, Paris

Crème ÉPILATOIRE Rosée
L'ÉPILIA — du D^r SHERLOCK
SPÉCIALE POUR ÉPIDERMES DÉLICATS
Une seule application détruit en quelq. minutes POILS et DUVETS du visage ou du corps. Rend la peau blanche et veloutée.
Flac. 6^g. Imp. emp. (mand. ou timb.). Envoi diag.
F. POITEVIN, 2, Pl. du Th^é Français, Paris

CHAPEAUX



21, Rue Daunou.
95, Ch.-Élysées.

CONTRE LES POILS SUPERFLUS
Employez **LE DARA**
Il ne présente aucun danger pour le traitement chez soi et ENLÈVE PARFAITEMENT le DUVET sans en activer la pousse.
LE LIVRE de BEAUTÉ est envoyé gracieusement
LONDRES NEW-YORK PARIS
Mme ADAIR, (Téléphone Central 05-53)
5, rue Cambon, Paris.

Glycodont
ROI DES DENTIFRICES

Au LA FAYETTE-PHOTO
124, Rue Lafayette, 124
PARIS - NORD
Le plus grand Choix d'APPAREILS de toutes Marques
Exécution Rapide et Soignée de tous Travaux d'Amateurs
Pellicules, Plaques, Papiers et tous Produits Photographiques
La Maison se charge de toutes RÉPARATIONS d'APPAREILS
Envoi Franco du Catalogue sur demande

Opère lui-même

UN BON PORTRAIT DOIT ÊTRE SIGNÉ PIERRE PETIT
CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR
Agrandissement - Peinture à l'Huile - Aquarelles - Émaux
D'APRÈS TOUTES PHOTOGRAPHIES
Les Ateliers de pose, 122, rue Lafayette (Hôtel Particulier) ouverts tous les jours de 9 à 5 heures
MÊME DIMANCHES ET FÊTES
Toutes les Récompenses



on dit... on dit...

Autour des Urnes.

M. Aristide B. iand a enfin décliné catégoriquement toutes les offres de candidature qui lui avaient été faites dans le Nord et en Lorraine.

M. Aristide B. iand reste fidèle au bassin de la Loire et figurera en tête de la liste républicaine, à Saint-Etienne, escorté des deux députés sortants, MM. M. r. Ln et Dur. f. ur...

Notons en passant que M. Dur. f. ur fut un des plus acharnés adversaires de M. Br. and tant que celui-ci fut président du Conseil. Mais tout s'arrange et Alfred Cap. s n'a décidément rien inventé.

On a dit que M. Léon D. udet allait être candidat à Château-Gontier. C'est inexact. M. Léon Daud. t va se présenter, en effet, à la députation mais, très vraisemblablement, à Paris. Il est même, dit-on, fort probable qu'il soit porté sur une liste sur laquelle figurerait aussi notre confrère Jacques Ba. nville, l'« homme de l'Extérieur », comme l'appelle M. urras.

Il paraît que M. Jean L. nguet, dans l'arrondissement de Sceaux aurait pour adversaire un de nos plus brillants et de nos plus véhéments avocats...



La divette, l'officier et la négresse.

Vous ne connaissez qu'elle : ses chapeaux, son auto, son collier de perles, son danseur, son chimpanzé, ses locataires et la grâce Pompadour dont l'a parée à jamais une idylle royale.

Elle a passé le détroit et, dernièrement elle recevait à Londres, une société mousseuse et gaie, aux fins d'inaugurer le petit hôtel de Piccadilly où elle vient de s'installer.

Ce fut une admirable soirée dans le goût des petits soupers du Régent. Une négresse bon teint et un aimable jazz-band la dotaient seuls d'un peu de modernisme.

Lorsque le dernier invité fut parti, la divette s'installa pour la nuit sur un des divans du salon, car le gynécée était encore la proie des peintres et des tapissiers. Quel ne fut pas son étonnement en entendant grincer soudain la porte-fenêtre! Le carreau tomba, une main apparut qui ouvrit la fenêtre et un homme fit irruption dans le salon.

On n'est pas vedette de cinéma pour rien. Gaby — ai-je dit que c'est là son prénom ? — prit un revolver et une lampe de poche ; braqua l'un et l'autre sur l'intrus et cria :

— Hands up !

Elle reconnut alors dans le pseudo-cambrioleur un officier de la British Army qui comptait parmi ses invités. Il s'excusait, penaud, et la vedette crut comprendre. L'officier l'aimait follement... il venait lui conter sa flamme... Il devait être doué de toutes les audaces... que pouvait-elle faire faible femme devant cet Apollon khaki ?...

Déjà elle se remettait de son émoi et esquissait un sourire indulgent. Alors, l'officier, de plus en plus gêné :

— Erreur... Profonde erreur, madame. Je venais... (Il tortillait sa courte moustache). Yes... je venais pour la négresse.

Et M^{lle} Ré. i. c F. o. y qui nous conta l'histoire, d'ajouter :

— Gaby ne le lui pardonnera jamais.



La rampe.

On se souvient peut-être que M. Lucien Gu. try un jour se fâcha avec l'auteur d'*Un Divorce* et qu'il publia une longue lettre assez fâcheuse dans laquelle il disait et répétait : « Pauvre Bourget... Pauvre Bourget... »

Mais cela c'est une histoire antédiluvienne : elle date d'avant la guerre...

Il ne serait point maintenant impossible que M. Lucien Gu. try se réconciliât avec M. Paul B. urget. En tout cas, M. Paul B. urget vient de terminer une pièce en quatre actes.

Les martyrs de Saint-Sébastien.

La saison de Saint-Sébastien bat son plein.

Or, c'était, pendant la guerre de 1914 — vous devez vous souvenir de cette époque ? — un curieux endroit que Saint-Sébastien. Il y avait là, évidemment, des Espagnols, mais pas en immense majorité, car on y voyait quelques Français. Et une quantité beaucoup plus grande de Boches ; ils y étaient restés nombreux. Et, c'était, entre les deux pays, une guerre ouverte ou sournoise de regards et de défis... Au théâtre, la troupe française d'opérette n'eût pas que des soirées fraîches et joyeuses. Certaines furent même de chaudes soirées...

Par exemple, le jour où on joua *La Fille du Régiment*, avec défilé, tambours et trompettes. Les drapeaux français entraient en scène, les clairons aussi, à la fin de la pièce. Aussitôt, tous les boches de la salle se levèrent, et se mirent à siffler comme des steamers de la *Norddeutscher Lloyd* ! Le baryton C..., qui était en scène, s'élança, et entonna la *Marseillaise*, reprise par l'orchestre. Le tumulte devint inouï.

Cela faillit finir mal. On réussit à évacuer la salle. Les boches s'en allèrent sans tambour, cette fois, ni trompette. Et le chanteur C..., dont le fils a été tué au front, ne va plus à Saint-Sébastien sans songer que lui aussi, là, il a fait la guerre...



Les Variétés invariables.

Quels spectacles nous donnera M. Max Ma. rey cet hiver ? Reconstituera-t-il enfin une troupe de valeur ?

Si l'on recherchait par un concours, le théâtre de Paris où les coulisses sont les plus antiques et les plus sales, il est probable que les Variétés gagneraient la rose et le diplôme (car le Michel a peu de dégagements, les Capucines sont une armoire ; cependant y règnent, selon Baudelaire, luxe et calme, sinon volupté !) Mais les Variétés !...

On y entre par une petite porte de prison, qui donne sur un couloir plein de concierges et d'odeurs de friture. On passe entre deux tables où des machinistes font couler le vin rouge. On traverse un *urinoir*. (Seule la vérité inspire, en ce détail affreux, notre bouche). Et on atteint enfin les sordides cagibis, futures loges des étoiles, où mène un escalier d'asile de nuit !

Mais sait-on quand le théâtre fut inauguré ? Le 24 juin 1807. Un petit jardin était derrière ; il a disparu. Il y avait aussi un petit café ; c'est le bistro des machinistes. Presque rien d'autre n'a changé. Même une pendule en bois sculpté et un baromètre ont subsisté jusqu'à ces dernières années.

Rien de plus durable que le provisoire ; rien de moins variable que les Variétés. Il ne suffirait pas de brûler du sucre, ou même du chocolat, pour nettoyer la vieille maison qui vit Déjazet et Hortense Schneider, et la légendaire *Grande Duchesse* ; il faudrait la brûler toute entière, et la reconstruire aux Champs-Élysées !



Taisez-vous ! Méfiez-vous !

Vous vous rappelez les fameuses affiches qu'on apposait un peu partout : « Taisez-vous... méfiez-vous... les oreilles ennemies vous écoutent... ! »

Eh ! bien, le Ministère de l'Intérieur ces jours derniers, vient d'en envoyer des ballots énormes à tous les préfets de France... Même au Gouverneur Général de l'Algérie et au Résident Général de France au Maroc...

C'est déjà assez bizarre de faire ces envois maintenant... Mais le plus joli de l'affaire c'est que ces affiches sont emballées et expédiées par les écoles de sourds-muets.

Sûrement ceux-là se taisent...



SEMAINE FINANCIÈRE

Bien que les dispositions du Marché ne soient pas absolument régulières selon les groupes de valeurs, elles apparaissent toutefois fort satisfaisantes, prises dans leur ensemble. L'événement du jour est la reprise des rentes françaises. Déjà, depuis quelques séances, leur allure était meilleure, c'était là le fait du remploi de ventes de valeurs étrangères. Mais maintenant nos fonds nationaux profitent des demandes des portefeuilles. C'est l'exposé financier si complet et si précis de notre ministre des finances, M. Klotz, qui nous vaut ce revirement ; on rentre dans une ère d'optimisme à l'égard des finances françaises et du crédit de la France, et il était tout naturel que nos rentes fussent les premières à bénéficier de ce nouvel état de choses. Notre 5 o/o passe de 89 à 90.80, le 3 o/o de 61.10 à 61.35, le 4 o/o 1918 de 71.57 à 71.85. E. R.

INFORMATIONS FINANCIÈRES

PRIX NET DES BONS de la DÉFENSE NATIONALE				
MONTANT DES BONS à l'échéance	SOMME A PAYER POUR AVOIR UN BON REMBOURSABLE DANS			
	1 MOIS	3 MOIS	6 MOIS	1 AN
5 25	—	—	—	5 »
21 »	—	—	—	20 »
100 »	99 70	99 »	97 75	95 »
500 »	498 50	495 »	488 75	475 »
1,000 »	997 »	990 »	977 50	950 »
10,000 »	9,970 »	9,900 »	9,775 »	9 500 »

BANQUE DE PARIS ET DES PAYS-BAS

Conformément à la délibération de l'Assemblée Générale extraordinaire des Actionnaires tenue le 2 septembre, qui a autorisé l'augmentation de capital de 100 millions de francs à 200 millions de francs par l'émission de 200.000 actions, en une ou plusieurs fois, la Banque de Paris et des Pays-Bas procède, actuellement, à l'émission de 100.000 actions de 500 francs chacune.

Le capital sera par suite porté, dès maintenant, à 150 millions de francs.

Le prix d'émission est fixé à 750 francs, soit 500 francs pour le capital nominal et 250 francs pour la prime.

Ce prix sera payable : 375 francs en souscrivant du 6 septembre au 26 septembre 1919 et 375 francs du 20 au 31 décembre 1919, sous la déduction des intérêts à 5 o/o du 26 septembre au 31 décembre, sur francs 375 — (moins impôts). Ces 100.000 actions sont créées, jouissance de l'exercice commençant le 1^{er} janvier 1920.

Un droit de préférence pour la souscription est réservé aux propriétaires des 200.000 actions actuelles dans la proportion d'une action nouvelle pour deux actions anciennes. Pour l'exercice de ce droit, il ne sera pas tenu compte des fractions. Les actionnaires pourront également souscrire à titre réductible.

Les souscripteurs verseront 375 francs par action demandée à titre irréductible, et 125 francs par action demandée à titre réductible. Le complément du premier versement à effectuer sur les actions souscrites à titre réductible, soit 250 francs par titre, devra être versé à la répartition, du 15 au 25 octobre 1919.

La souscription a été ouverte à dater du 6 septembre 1919 et sera close le 26 du même mois, au Siège Social, 3, rue d'Antin, à Paris, et dans les Succursales d'Amsterdam et de Genève.

FOURRURES
BORDAGE

1, FAUBOURG ST-HONORÉ, 1 (coin rue Royale)

Mesdames, n'achetez pas sans venir admirer nos dernières créations que, seul, un spécialiste peut offrir à des prix aussi modérés.

TRANSFORMATIONS. — RÉPARATIONS

Le Chapeau **WALLIS**

est le plus léger du monde

Dépôt unique à

THE SPORT

19, Boulevard Montmartre, 19

L'Art d'être Belle



Ce que dit la jolie Artiste Spinelli

« L'Expérience m'a prouvé que la Cire Aseptine conserve à la peau sa beauté et au teint sa fraîcheur ».

Spinelli

Photo DELPHI.

Ce témoignage d'une artiste, aussi jolie par sa grâce et sa beauté que réputée pour son talent, sera une révélation pour toutes les femmes soucieuses de conserver leur beauté, et avec elle la santé et la joie de vivre. Garder une impérissable jeunesse, rendre et conserver au visage une florissante fraîcheur, faire disparaître rides et pattes d'oie, n'est plus une utopie. Il vous suffit de mettre en pratique le conseil de notre grande vedette Spinelli dont les admirateurs se plaisent à dire qu'elle a un « teint de roses pétries dans du lait » ; appliquez sur votre épiderme, chaque soir et pendant une semaine, une couche de

CIRE ASEPTINE

et enlevez-la le lendemain matin avec de l'eau tiède.

Quel que âgée que vous soyez, quelque terne, ridée, cassée ou desséchée que soit votre peau, la *Cire Aseptine* vous rendra la beauté, cette « suprême vertu », ainsi que l'a définie Catulle Mendès.

La *Cire Aseptine* se trouve dans toutes les Pharmacies, Parfumeries et Grands Magasins. Employez-la avec abondance. Nul ennui n'est à craindre. Vous constaterez chaque jour un réel progrès et quand la couche interne de votre peau sera visible toute entière, votre teint sera devenu une merveille de pureté et de blancheur.

La *Cire Aseptine* est également très recommandée aux personnes soigneuses de leurs mains.

Prix : 3 francs le Grand Tube

Préparée seulement par **A.W.B. SCOTT**, Pharmacien-Droguiste, 38, rue du Mont-Thabor, PARIS**CHAUSSÉZ-VOUS****CHEZ TOMMY**

1, RUE DE PROVENCE

31, Passage BRADY 23, Rue des MARTYRS
2, Rue FONTAINE 44, Rue St-PLACIDE
35, Rue CLIGNANCOURT 48, Rue RICHELIEU

L'ÉTÉ à HOULGATE

Maison à TROUVILLE

**ARTISTIC PARFUM
GODET****Vêtements Grand Tailleur
CIVILS et MILITAIRES**

CHOIX INCOMPARABLE TISSUS EXTRA
COUPE et FAÇONS IRREPROCHABLES
Pour les démobilisés, livraison en 48 heures,
GRAND CHOIX d'UNIFORMES TOUT FAITS
Catalogues et Echantillons franco.

RÉGENT TAILOR82, Boul^l Sébastopol, Paris.

Magasins ouverte Dimanches et Fêtes.

Pilules Orientales

Développement, Fermeté, Reconstitution du Buste chez la Femme
Le flacon avec notice 7fr. 50 franco. — J. RATIE, Ph^{en}, 45, Rue de l'Echiquier, Paris.



LES COURS (*)

XIV. — COURS D'AMOUR

MADEMOISELLE Dora Lazique est fiancée ; elle doit épouser le fils de la firme Lardant-Edward (voitures automobiles) ; elle aime beaucoup son prochain camarade d'existence. Ajoutons qu'elle n'a aucune fortune, et que, par conséquent, son mariage en est un d'amour. On reconnaît un mariage d'amour à ce que le fiancé délient la fortune et adopte le régime de la communauté ; à cela se borne l'héroïsme du paladin moderne ; il peut se repentir de son geste plus tard, à l'heure du divorce. M^{lle} Dora vient d'apprendre par une lettre anonyme que son fiancé conserve un fil à la patte, c'est-à-dire que ce jeune homme n'a pas liquidé son passé ; il est pareil en cela comme en bien d'autres faiblesses, à beaucoup de joveaux du Tiers, qui n'ont pas le courage de rompre et conservent leurs maîtresses par delà le mariage, en sorte que l'adultère est concomitant aux fiançailles et qu'il suit les premiers mois d'union. Il y aurait des choses définitives à formuler, touchant ce problème, mais le temps nous manque !... Donc, M^{lle} Dora, au reçu de la lettre anonyme, ne s'est pas fait de mousse, elle n'a pas tenté de torturer son fiancé, en réclamant des aveux. Elle a relu la missive sans nom : « Votre fiancé a une maîtresse, qui demeure rue Molitor, vingt-six, et qui gagne sa vie en donnant des leçons d'Art industriel ; elle s'appelle Julia Duval. C'est une brave fille, qui est la victime d'un imposteur ! Si vous avez de la vergogne, etc... » Dora pense que la vergogne, cela sonne comme un nom de furrure ; pas un instant elle n'est affolée ; elle décide de se rendre rue Molitor et de voir la demoiselle qui fut la bonne amie de son futur. Elle part donc, accompagnée de sa gouvernante, qu'elle place en faction devant le vingt-six de la rue Molitor, puis elle monte chez M^{lle} Duval, au cinquième au-dessus de l'entresol ; elle sonne, une dame âgée vient lui ouvrir.

DORA. — M^{lle} Duval, s'il vous plaît ?

LA DAME. — C'est ici ; vous venez pour des leçons ?

DORA. — Je suis de passage à Paris et je voudrais prendre

quelques notions de pyrogravure. (Tendant une carte.) Je suis M^{me} Stowe, de Chicago.

LA DAME. — Je vais prévenir ma fille.

Elle sort et laisse M^{lle} Dora dans ce salon-antichambre, que décorent des aquarelles encadrées pauvrement et des gravures étranges. Au bout de quelques minutes, une autre dame, d'aspect moins âgé, ouvre la porte d'un petit salon-atelier, très amusant d'aspect, car on devine que la maîtresse de la maison en a fabriqué elle-même toute la décoration : bois brûlés, cuirs travaillés, étains repoussés, grès ornés, meubles de bois blanc maquillés ; sur la cheminée, dans un cadre splendide sourit la photographie de celui qui fut le maître de la maison ; il est à gîster, tant il semble content de lui-même ! La dame annonce une figure qui doit être jolie et à laquelle une tristesse déjà lointaine confère une noblesse spéciale. C'est Julia Duval.

JULIA. — Mrs Stowe, n'est-ce pas ?

DORA, prenant un accent américain bien imité, mais qui ne trompe personne. — Elle-même ; je viens pour la pyrogravure et pour le cuir.

JULIA, très calme. — Je suis à vos ordres ; quel est le genre d'objets que vous désiriez étudier plus spécialement ?

DORA, qu'une prescience avertit. — Mon Dieu ! Les objets d'ornementation courante ; ceux qui conviennent à un intérieur bourgeois...

JULIA. — Je vois ! Vous avez un mari qui s'intéresse aux arts appliqués et qui voudrait faire de vous une artisane ?

DORA. — Non ! Je suis chez vous à son insu ; je tiendrais à lui réserver la surprise, vous entendez ?

JULIA, qui est fixée. — Oui ! C'est une de ces démarches que l'on n'ose pas avouer à un fiancé, en-



La lettre anonyme.

(*) Voir les nos 25 à 37 de La Vie Parisienne.



La photographie
du maître
de la maison.

core moins à un époux, fût-il aussi Américain que vous et moi !

DORA, naïve. — Voilà !... Vous êtes la personne indiquée pour me guider !

JULIA. — Vous croyez ? Vous avez vu des ouvrages de moi ?

DORA. — Non, mais j'ai beaucoup entendu parler de vous !

JULIA. — Ah ! Par qui, s'il vous plaît ?

DORA, crâne. — Par une amie qui désire rester inconnue !

JULIA, narquoise. — Je devine : une amie anonyme, n'est-ce pas ?

DORA. — Quelque chose comme ça !

JULIA. — Vous remercieriez votre amie, puisqu'elle me vaut une si gentille élève.

DORA. — Pour le prix...

JULIA, l'interrompant. — Nous en parlerons plus tard. Calez-vous dans ce fauteuil, car nous avons beaucoup de choses à nous dire !

DORA, vexée. — Qu'en savez-vous ?

JULIA. — J'avais un pressentiment, ce tantôt, et je pensais : « Il y a une dame Stowe, de Chicago, qui viendra me voir un de ces soirs, et qui me demandera des leçons ; elle sera très gênée, à cause de sa démarche, qui est un peu hardie, et à peine arrivée, elle aura grande envie de s'en aller ; les Américaines sont si timides ! »

DORA, courageuse. — Vous vous trompez. Je ne partirai que si vous me mettez à la porte !

JULIA. — Je me garderais de me conduire ainsi, envers une personne qui me réclame si poliment ; à mon âge et dans ma position, on doit former des élèves, n'est-il pas vrai ?

DORA. — Cela dépend de vos intentions.

JULIA. — Oh ! moi, je vais me retirer des affaires, après infortune faite ! Je ne compte plus. Donc, je vous céderai volontiers mes secrets. Vous désirez orner la maison de votre mari ? Je ne connais pas M... Stowe, mais... (coup d'œil à la photo) je connais pas mal de paroissiens qui lui ressemblent ; donc, nous prendrons un nom général : M. Stowe. D'ailleurs, tous les hommes ont un air de famille...

DORA. — Arrêtons-nous à M. Stowe.

JULIA. — C'est plus commode. Donc, M. Stowe va être votre mari dans très peu de jours ? C'est un beau garçon, encore jeune, dans les trente-cinq ans ?

DORA. — A peu près !

JULIA. — Vous ne savez encore rien de son caractère ni de ses goûts ?

DORA. — Mon Dieu !

JULIA. — Laissons là notre Dieu ! Vous tenez à être heureuse avec un citoyen que vous avez accepté, les yeux fermés ? Rien de plus facile, si vous vous y prenez de la bonne manière ; d'abord, l'aimez-vous ?

DORA. — Oui ! Je le crois !... J'en suis même sûre !

JULIA. — De son côté, il doit vous aimer ; il a sans doute sacrifié pour vous épouser des affections, auxquelles il tenait ?

DORA. — Je ne le sais que depuis tantôt !

JULIA. — Bien ! Voilà un point acquis : c'est un homme d'intérieur, qui a été formé par la vie de foyer ; ce n'est pas un bohème. Il lui faut ses repas à heure fixe, et ses... divertissements sont prévus d'avance. Vous êtes bien jeune pour lui ; vous prenez le mariage comme une libération de la vie de famille ? Lui, il se range un peu plus. Prenez garde, c'est de là que viennent les premiers dissentiments ! Les heures de début, dans une union, sont les plus difficiles ; si on se heurte, c'en est fait ! Ne tombez pas dans l'excès contraire et ne soyez pas popote. Avec un peu d'habitude, vous arriverez à discerner les jours où il faut être une camarade de fête et ceux où il faut se résigner à n'être qu'une épouse. Je parie que M. Stowe est un de ces égoïstes souriants, qui veulent que tout le monde soit heureux, du moment qu'ils sont satisfaits de la vie, et qui ne souffrent pas que l'on soit gai, s'ils sont tristes ; ils ne sont pas indifférents, mais ils considèrent le monde par rapport à leur chère personne. Ils s'aiment en vous, si j'ose dire, et ils vous

aiment à travers eux. On a eu tort de prétendre que l'amour était un égoïsme à deux !

DORA. — Vous êtes rassurante !

JULIA. — Les hommes ne sont pas des saints, mais ils ont une excuse : les femmes ne valent guère mieux qu'eux. S'il s'en trouve de meilleures, dans le tas, il ne faut pas trop les louer ; la bonté est pour elles un sport ou une habitude. Passons !... Que votre accueil soit toujours souriant comme votre costume sera toujours soigné. Un jeune auteur a consacré une comédie aux femmes qui se négligent ; il leur a fait de salutaires remontrances !

DORA. — Ne craignez rien, j'ai une série de déshabillés très remarquables !

JULIA. — Les déshabillés, ce n'est pas tout : vous devez être sans cesse en représentation devant votre mari ; vous devez lui jouer continuellement la comédie du négligé ; en ce moment, vous êtes jeune, ça va bien, les moindres choses vous sont faciles ; dans dix ans, vous aurez déjà perdu votre éclat, vous aurez gagné d'autres agréments, je l'espère ; mais il faudra vous surveiller et cette diplomatie ne s'improvise pas. Le temps où la femme est sûre d'elle dure très peu ; le temps où elle est sûre de son mari dure encore moins ! Il faut prévoir la minute où le compagnon est menacé par le démon de la Satiété !

DORA, désolée. — Vous supposez que mon mari en aura assez de moi ?

JULIA, amère. — Il a bien eu assez de sa maîtresse ! Car je suppose que M. Stowe a eu une maîtresse avant son mariage ?

DORA. — Je le suppose aussi !

JULIA. — Et vous pensez que cette femme, qui n'en était pas à sa première expérience et qui l'aimait peut-être, a tout essayé pour se l'attacher et le garder ?

DORA. — A votre avis, pourquoi n'a-t-elle pas réussi ?

JULIA. — Parce que l'homme le plus aimant éprouve le besoin de compromettre son bonheur, ne fût-ce que pour s'affirmer à lui-même qu'il est libre ; une grue garde rarement son ami ou, si vous préférez, son amant, plus de sept ans.

DORA. — Quelle différence établissez-vous entre l'amant et l'ami ?

JULIA. — L'ami, pour nous, c'est l'amant légitime, ce qui représente dans notre monde l'époux, le monsieur de tout repos. Du reste, c'est avec nos amis que l'on vous fabrique les meilleurs maris !

DORA. — Je vois, vous êtes comme qui dirait l'École d'Application ?

JULIA. — Hélas ! Oui ! Et nous n'ignorons pas que nous formons des élèves pour le bien des femmes honnêtes qui nous détestent ! Notre seule vengeance, c'est de penser que sur le tard nous épouserons les maris divorcés de nos concurrentes !

DORA, furieuse. — Mais je ne veux pas, moi !

JULIA. — Je ne dis pas cela pour vous, mademoiselle ! J'espère que vous saurez défendre votre bien.

DORA. — Je ne demande que cela ; mais je sens toute mon infériorité...

JULIA. — Qu'entendez-vous par là ?

DORA. — C'est difficile à expliquer ! Il y a une science de l'amour que l'on a le tort de ne pas enseigner aux jeunes filles ! En sorte qu'elles arrivent au mariage sans connaître les choses raffinées qui plaisent à leur compagnon !

JULIA, riant. — Vous ne me ferez pas croire que les jeunes filles d'aujourd'hui soient si peu averties de ces choses-là ; j'ai recueilli des confidences de messieurs qui m'en ont appris long sur l'innocence des demoiselles du monde, du vrai ; beaucoup d'entre ces bestioles nous en montreraient !

DORA. — C'est malheureusement exact ; cependant, il s'en trouve parmi nous qui ne sont point très renseignées et qui veulent avoir l'air plus averties qu'elles ne le sont réellement.



— J'ai une série de déshabillés remarquables.

FIN DE CROISIÈRE



UNE JOLIE LIGNE AUX MAINS D'UN PÊCHEUR ENDURCI

JULIA. — Eh bien ! Conseillez à celles-là de ne pas se targuer d'une science dont elles ne connaissent que les principes ! L'homme qui sera leur mari sera trop heureux de leur enseigner la pratique, s'il le juge bon. Encore faudra-t-il l'encourager...

DORA. — Avouez que c'est bien compliqué !

JULIA. — C'est le cas de tous les apprentissages ; mais, croyez-moi, c'est encore l'apprentissage qui est le plus délicieux. Il faut s'y abandonner, sans s'arrêter à s'analyser ; toute distraction est néfaste, en ces minutes. Ne cherchez pas, surtout, à feindre un enthousiasme que vous ne ressentez point ; cela ne trompe personne, et c'est plutôt vexant pour le partenaire, qui a des moyens de vérifier la sincérité de vos sentiments, et la justesse de vos expressions. Pour les débuts, ce sera votre ignorance qui le séduira le mieux ; puis il suivra avec joie vos progrès ; la minute la plus précieuse sera celle où il devinera que vous prenez intérêt à la partie, et que vous jouez bon jeu, bon argent. Cette nuit-là, il sera définitivement conquis, et il ne pensera plus à la maîtresse qui lui apprit l'art des caresses.

DORA. — Vous êtes bien sûre qu'il n'y pense plus ?

JULIA. — Je vous le jure, et vous pouvez vous livrer, en toute confiance, au doux maître, qui vous initiera. Par exemple, je ne saurais trop vous recommander de porter tous vos soins au « costume ». Une femme aimante doit être toujours prête aux entretiens inattendus ; à partir de trente-cinq ans, dès qu'un homme tient un... sujet de conversation, il entend en profiter tout de suite, de peur de laisser tomber l'entretien ; soyez toujours pomponnée, attifée ; ne provoquez pas la causerie, mais arrangez-vous pour la favoriser. Si votre mari semble se détacher, n'ayez pas recours à la jalousie, c'est un mauvais piment, qui laisse après lui des microbes de reproches et de discussions. La tristesse voyante ne vaut pas mieux ; une femme triste perd beaucoup de son charme ; elle agace son mari. Il est vrai qu'elle excite les autres, ce qui est une compensation !

DORA. — Une compensation pour les coquettes !

JULIA. — Une coquette n'est jamais triste. Autre recommandation : ne paraissez jamais ennuyée, vous risqueriez d'ennuyer ; ayez le sourire, armez-vous de bonne humeur ! Vous aurez toujours le dessus ! Voyons ! Je n'ou-



— Toute leçon mérite salaire.

blie rien ?

DORA. — Oh ! J'ai encore bien des choses à apprendre ; je ne me doutais pas que la vie fût si compliquée...

JULIA. — Rassurez-vous ! Vous possédez l'essentiel, car vous êtes jolie, jeune, et en outre, vous n'êtes point sottre !

DORA. — A quoi voyez-vous ça ?

JULIA. — A la démarche que vous avez tentée ; peu de jeunes filles en eussent été capables, mistress Stowe ! Je ne vous en veux pas, et je trouve cela très crâne. Mais vous pouviez tomber sur un professeur de pyrogravure moins indulgente que moi !

DORA. — Je vous présente mes excuses, si ma visite vous a peinée !

JULIA. — Ma peine est passée depuis longtemps ; je vais sans doute recommencer ma vie, je n'ai fait que cela, depuis vingt ans !

DORA. — Je me reprocherais de vous occuper plus longtemps ! (*Se levant.*) Madame, toute leçon mérite salaire ; vous offenserais-je en vous priant d'accepter cette petite bague, qui n'a aucune valeur ?

Elle lui tend une bague qu'elle a ôtée de son doigt.

JULIA, prenant la bague. — Je vous remercie, mademoiselle !

Elle reconduit Dora, puis rentre dans le salon, où la dame âgée vient la rejoindre.

LA DAME. — Eh bien ? Tu as une nouvelle élève ?

JULIA. — Non, maman ! C'est une petite fille qui n'a aucune disposition !

(A suivre.)

PIERRE VEBER.

SENTIMENT ET BATIMENT



LA CITÉ
OUVRIÈRE

LE PETIT
HÔTEL

ESSAI DE PLASTIQUE ARCHITECTURALE

LA MAISON
DE RAPPORTLE BASTION
MILITAIRE

F. Faliaus



La petite ville n'offre pas de distractions exceptionnelles. Les effets de la source sont salutaires, si l'on veut ; encore faut-il avoir pour en profiter, une des maladies qu'elle guérit. Mais comme, au fond, elle les améliore à peu près toutes, il y a encore moyen de s'entendre. Ceux qu'elle ne soulage pas emportent l'espoir que son action se fera sentir l'hiver ; ceux qu'elle soulage préfèrent ne pas penser qu'ils payeront à la rentrée, par une recrudescence impérieuse et subite de leurs maux, un bien être passager.

Le parc est gentil ; un tout petit Parc Monceau, moins bien dessiné, orné de fleurs moins rares, où l'on serait bien, en somme, si le soleil ne s'obstinait à en interdire l'accès. Les gens matineux ou les amants qui rêvent au Clair de Lune, assurent qu'avant le lever du soleil et après son coucher, il est charmant. Aussi, pendant les vingt et un jours de la cure, se jure-t-on chaque soir et chaque matin, de le visiter à ces heures exceptionnelles. Un matin qu'on sortait du bal à cinq heures, Totiche l'a traversé. Aussitôt, saisi d'enthousiasme, pénétrée de résolution, aspirant l'air de ses narines gourmandes, elle s'écria :

— Nous sommes des fous de rester au lit quand il y a cela !... A partir de demain, je jure sur...

Fred a cherché autour de lui, avec une certaine anxiété, un être sur qui Totiche pourrait sans risque appuyer son serment :

— Il y a justement là-bas une vieille demoiselle ; chaque fois que sa sciatique la taquine, elle appelle la mort à grands cris... Vas-y... C'est peut-être un service à lui rendre.

Mais déjà, Totiche songeait à autre chose.

Il y a aussi le Casino. C'est un Casino pareil à tous les Casinos, où tous les acteurs sont, pour le moins, de l'Opéra-Comique et du Gymnase. Trois décors identiques en font la gloire et l'ornement ; les artistes brodent sur des textes appris en six jours, on les critique sans indulgence ; pourtant, on y fréquente assidûment, car, c'est dans les petits Casinos qu'on découvre le répertoire et qu'on connaît les pièces à succès. Après quoi, au retour, en remplaçant le nom de M^{lle} Durand par celui Jeanne Granier, le nom de M. Dupont par celui Max Dearly, le nom de M^{lle} Machin par celui Marnac et le nom de M. Chose par celui de Raimu, on finit par croire qu'on a vu tout cela à Paris.

Il y a enfin deux promenades : celle de la Chapelle gothique et celle de la Cascade. Avec quelque bonne volonté, on se rend compte qu'autrefois la chapelle fut sans doute gothique ; quant à la cascade, par cette sécheresse, elle ne donne qu'un filet d'eau ; mais cette eau n'est pas trop chaude pour une eau qui coule en plein soleil ; et, du haut d'un tertre, on reconnaît, par temps clair, la villa Elisabeth qui a deux tourelles et une girouette représentant un chat couché. C'est évidemment moins



ON L'APPELLE LILLY...

CROQUIS D'UN DIMANCHE D'ÉTÉ





grandiose que les Gorges du Tarn, le Lac d'Oo ou le Cirque de Gavarni, mais, pour une station qui n'est pas encore lancée, ce n'est pas mal.

Fred désirait beaucoup faire cette ascension : incomplètement renseigné sur le pays, il avait fait l'acquisition d'un complet d'Alpiniste et tenait à le porter, ne fût-ce qu'une fois.

A deux heures, la voiture s'est rangée devant l'Hôtel. La capote encombrée, comme il convient, de manteaux, de plaid, d'appareils photographiques, de lorgnettes et de cannes à bout ferré, on est parti vers trois heures. Un soleil implacable nettoie les routes : grâce à lui, les choses sont bien ce qu'elles sont. On traverse la ville au petit trot ; la dernière maison dépassée, les chevaux prennent le pas sans que le cocher soit obligé de modérer leur ardeur.

— Il fait tiède, dans ton pays, ricane Totiche.

— Oui, maintenant ; mais tu verras, dans un moment, quand nous serons là-haut...

— Où, là-haut ?...

Il désigne d'un doigt les champs rôtis qui s'étalent ; Totiche ne le contredit pas. Cependant, les champs succédant aux champs, elle s'informe :

— Je ne vois toujours pas ta montagne ?...

Déjà moins sûr de lui, Fred assure que ça ne tardera guère :

— Je comprends, déclare Totiche ; c'est la plaine qui la cache !

Il hausse les épaules :

— Tu ne vois donc pas que ça monte ?

— A quoi reconnais-tu ça ?

— A ce que les chevaux marchent au pas.

— Ici, les chevaux marchent aussi au pas dans les descentes.

— Une descente, ce n'est jamais qu'une montée en sens inverse.

Cinq heures... on monte toujours en pays plat.

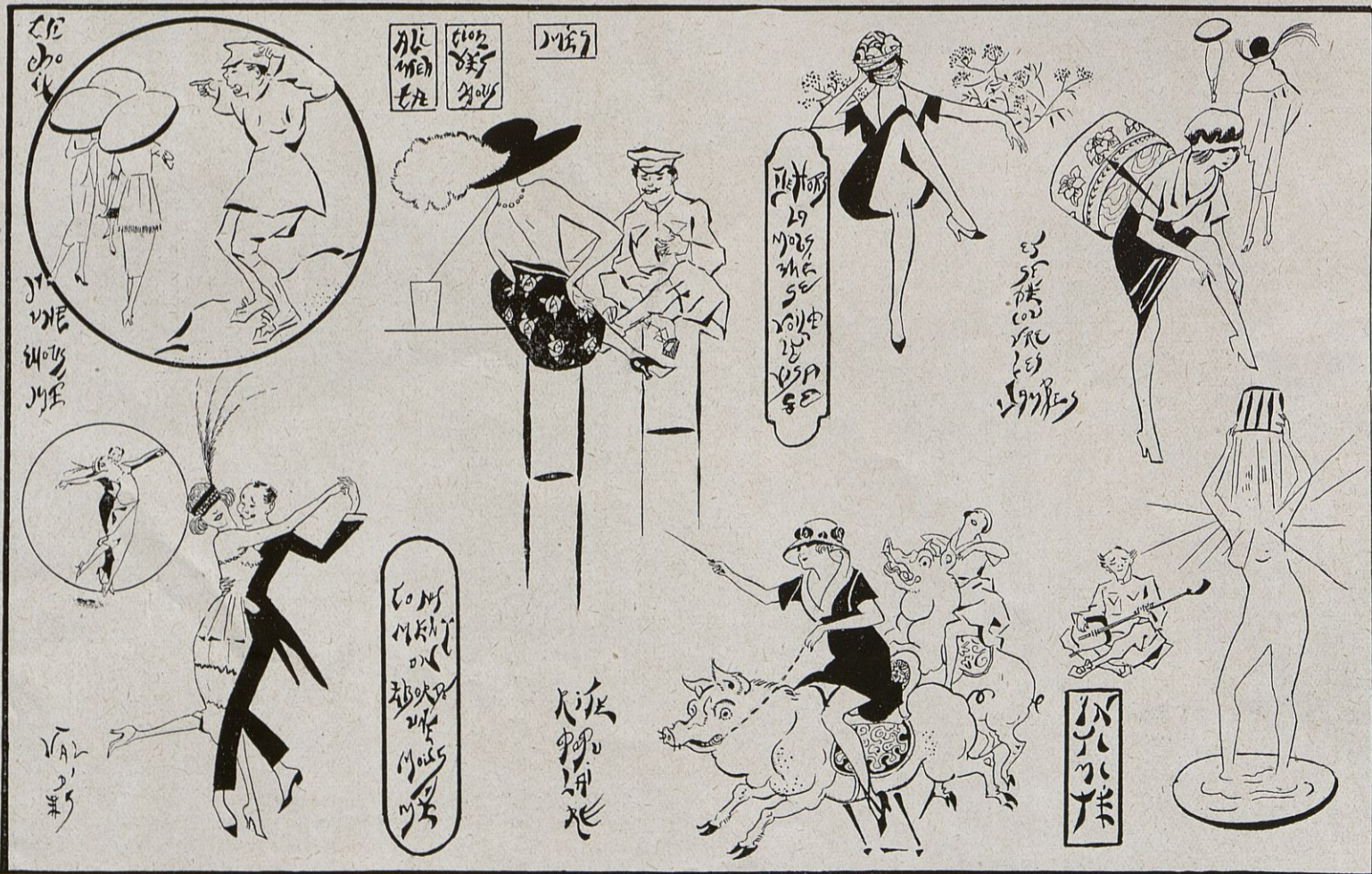
Deux bœufs qui s'avancent en angle, les têtes rapprochées, les hanches écartées, tentent avec les chevaux du landau un match de lenteur. Cette épreuve sportive apporte d'abord quelque diversion ; bientôt, irrémédiablement battus, ils renoncent et disparaissent à l'horizon.

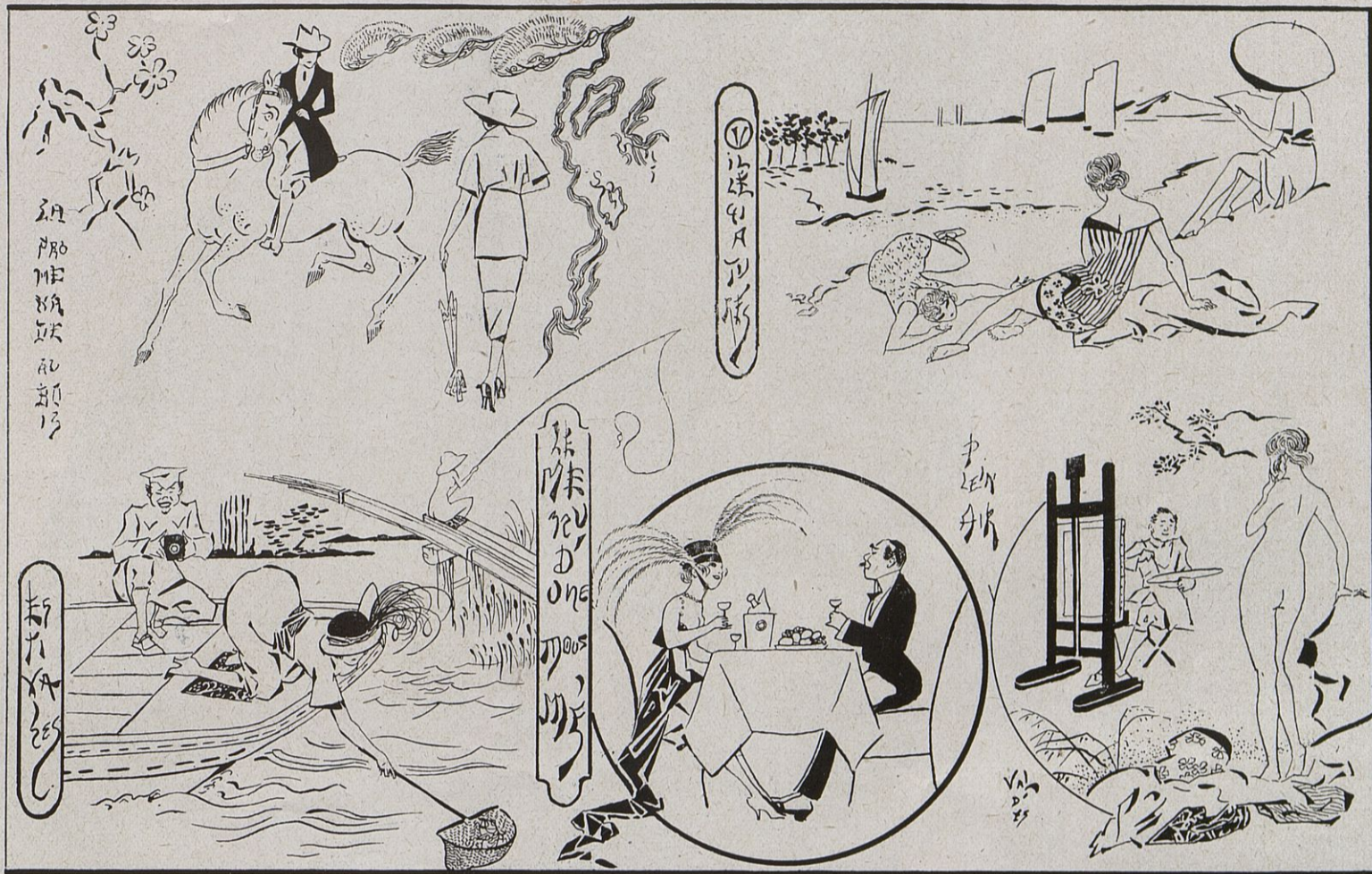
On arrive enfin sur une simili hauteur. Par pitié pour les chevaux autant que par besoin de se dégourdir les jambes, Fred propose de faire quelques pas. Les pieds de Totiche ne tardent pas à se refuser à cet effort.

Le haut de son costume est d'une Alpiniste résolue : petit chapeau de feutre à bords rabattus, cape de laine, gants à crispins ; mais le bas se prête moins à ce genre de distraction : sa jupe étroite entrave ses chevilles, et des talons de sept cen-



LA VIE PARISIENNE CROQUÉE PAR UN JAPONAIS





timètres contribuent à rendre la station verticale problématique.

— J'en ai assez, dit-elle.

On s'arrête pour permettre à la voiture de rejoindre ; Fred bougonne. On se hisse de nouveau sur les coussins.

— Ouf ! on est bien ! déclare Totiche.

— Toi, ricane Fred, tu ne marches que couchée.

— Mufle !

Temps froid ; regards hostiles ; silence menaçant. On atteint le sommet de la montagne, il est six heures. Le soleil a tourné ; des ombres bleues flottent sur la campagne ; les tourelles de la Villa Elisabeth demeurent invisibles. Avoir fait une ascension de trois heures, par trente-huit degrés de chaleur, pour jouir d'un tel spectacle, constitue un piètre résultat. Et soudain, sans transition, la fraîcheur tombe.

— C'est le serein, explique le cocher.

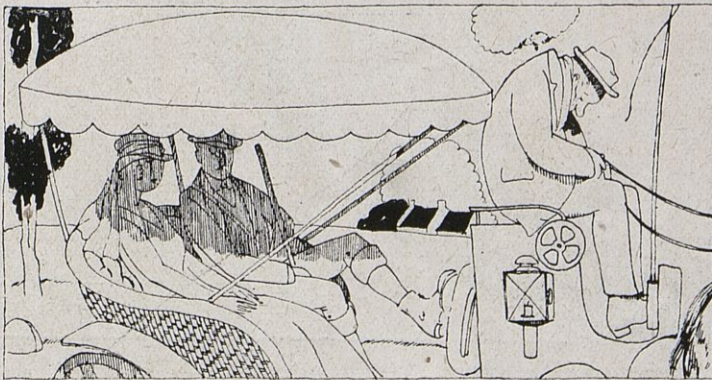
— Je ne le lui fais pas dire, observe Totiche.

— Pour voir le coup d'œil, ajoute le meneur de coursiers, il faut arriver à midi.

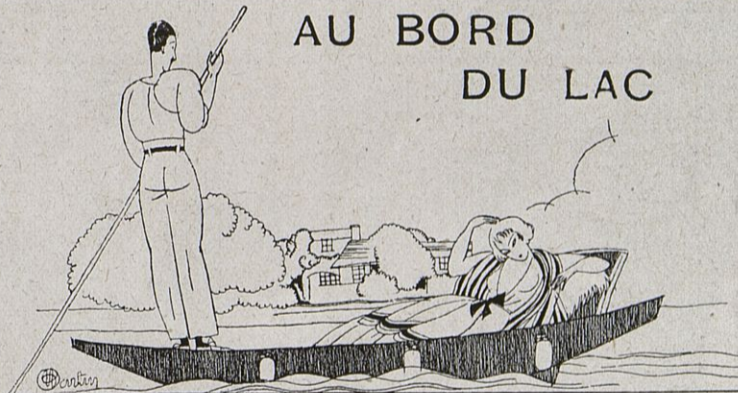
— Autant ne pas se coucher.

Ceci n'empêche pas qu'en rentrant à Paris, Totiche vantera les délices de la vraie campagne — ne fût-ce que pour éblouir les amis qui ont passé la grande semaine à Deauville.

MAURICE LEVEL.



AU BORD DU LAC



ANNECY, septembre 1919. — La petite ville est pittoresque avec ses canaux silencieux, ses rues vieilles aux maisons crasseuses où, sur les balcons, sèche le linge, ses arceaux, ses voûtes noires accédant à des cours obscures.

(Mais qu'il fait chaud dans cette petite ville !)

On s'y écrase. Les hôtels sont bondés et les derniers venus n'ont que la ressource de reprendre le train pour une ville proche où la chaleur est encore plus cruelle.

Ah ! s'il n'y avait pas ce beau lac bleu !...

Sur le pont du bateau qui dessert les petits villages, la brise fait voler frisons et voilettes, et d'impeccables chevelures pommadées de jeunes hommes s'ébouriffent.

Le soleil darde et sur l'eau brille un insoutenable éclat de paillettes d'or : les yeux se ferment, éblouis.

Penchons-nous vers ce bouillonnement qui envoie au visage un peu d'écume.

Fraîcheur, calme, douceur. Et à Paris le bitume colle aux semelles !

Les vertes montagnes, en leurs aspérités, sont trouées d'ombre bleuâtre qui devient rose quand au soir, l'eau se nuance d'opale. « C'est adorable ! » Le ravissement s'exprime en de banales formules... Mais que les touristes manquent d'élégance !



— Au voleur ! Au voleur !...
— Tais-toi donc, petite sotte : il n'oserait pas nous cambrioler.



Cette femme énorme, constellée de diamants, sent la commerçante enrichie; sa jupe de percale grise et son caraco de cotonnade lui conviennent mieux que ces bijoux dont elle est fière, car elle agite ses mains pour qu'on admire, à ses gros doigts, de trop gros solitaires.

Un aviateur arpente le pont avec l'autorité d'un amiral; des garçonnets se bousculent; des petites filles trop sages et consciencieuses de leur charme s'entretennent posément, comme des dames. Une petite femme à tête bouclée, et fardée avec art, tutoie avec ostentation son placide compagnon qu'elle espère épouser cet automne.

A flanc de coteau, sur les deux rives, de blancs palaces cuisent au soleil sans se dorer, les jardins alignent leurs tonnelles, des champs de vignes mûrissent les grappes d'où viendra le frais vin mousseux, dans les vergers, les arbres ploient trop chargés de fruits. Abondance de l'été.

Et, pourtant, que tout est cher dans la petite ville qui sommeille dix mois durant pour s'enfiévrer d'activité en juillet et

en août! Alors, seulement, les hôtels s'achalandent. Des autocars trimbalent, coude à coude, sous la poussière des routes, d'ineffables touristes, plus soucieux de voir ce que d'autres ont vu que ce qui est beau.

Aboyez, rauques sirènes! Bientôt vous ne réveillerez plus, le matin, les dormeurs! Petite fleuriste, vous n'offrirez plus vos bouquets de cyclamens au violent parfum, ni les blanches edelweiss dont je caresse le cœur velu en pensant que c'est le nez du chat. Des magasins abaisseront leur rideau de fer, et les « antiquités » modernes, vieillissant d'une année, se patineront pour d'autres crédules amateurs; le chien de l'hôtel qui attrapait à l'heure des repas de bons morceaux, redeviendra maigre entre les tables inoccupées.

Mais, comme aujourd'hui, les heures sonneront dans la petite ville: sonores et graves, elles émietteront le temps, avec la sage lenteur des vieilles personnes qui savent que tout arrive et que tout recommence.

LUCIE PAUL MARGUERITE.



OEIL-DE-TAUPE ou LA DERNIÈRE DES MOHICANS



Le vieux Serpent-à-lunettes.

CHAPITRE PREMIER

C'était sur un plateau semé d'herbe rase, à cet endroit de la vallée Stars and Stripes où les eaux gazeuses de l'Opossum se joignent à celles du Fox-Trot river. Le jour se levait à peine au-dessus des catalpas géants. Tout autour, arrachée lentement aux brumes de la nuit, c'était la grande forêt américaine, cet océan de frondaisons luxuriantes où jouent librement côte-à-côte le kinkajou, l'alpaca et le tapir rouge à bandes blanches, la vipère striée gris et argent, et le crotale or, le puma, l'agouti, la punaise des bois, la mouffette...

A cette heure matinale, le silence n'était troublé que par une voix enrouée, annonçant « le résultat complet des courses », la voix d'un vieux perroquet, qui, après une longue captivité chez les hommes, avait pu retrouver le théâtre de ses premiers bégaiements.

Pourtant le lieu n'était point désert. Au

Cet ouvrage ne rappelle en rien le chef-d'œuvre du regretté Fenimore (Cooper pour les dames); l'affabulation en est différente et le thème, d'une portée infiniment plus haute.

A l'heure où, par suite du séjour prolongé des Yanks dans nos villes et dans nos cafés, nous nous trouvons initiés aux mœurs contemporaines de la grande République sœur, il nous a paru également intéressant d'étudier les mœurs, aujourd'hui un peu désuètes, des populations autochtones du Nouveau-Monde.

A l'heure où les quatorze principes du président Wilson ont enfin réglé — en principe — la question si complexe de l'émancipation des races, il nous a semblé opportun d'analyser le réveil du sentiment national chez les Sauvages.

Ces graves problèmes ont été traités par nous avec le plus grand soin sans que leur étude nuise un seul instant à l'intérêt de l'intrigue, car, en même temps, se déroule, au cours de ces pages, un frais roman d'aventures et d'amour, qui fera couler bien des larmes.

Suivant l'exemple des grands romanciers exotiques, les Aymard, les Ferry, les Châteaubriand, sans oublier les Tutti Quanti, nous nous sommes plu maintes fois à interrompre l'action pour donner, sur la flore et sur la faune des pays où cette action se situe, quelque détail utile et curieux, parfois même assez exact.

En résumé, cet ouvrage vient à son heure.

Il est substantiel et nourricier.

Il a sa place marquée dans tout garde-manger digne de ce nom.



Oeil-de-Taupe.



Le vieux perroquet.

pied d'un Taraxacum de plein vent, s'élevait une de ces tentes coniques que les sauvages appellent wigwam.

Au moment où commence notre récit, un observateur attentif aurait pu voir une fille indigène sortir de la tente et, bien qu'ayant les pieds nus, se diriger à pas feutrés vers le centre de la clairière. Cette jeune peau-rouge avait le teint d'une blancheur éblouissante et portait avec une grâce que lui eussent enviée bien des demi-mondaines, le grand costume de guerre de la tribu des Mohicans. Sa tête était ornée de plumes comme un volant de fillette. Sur sa jeune poitrine se balançait un riche pendentif d'osselets de moutons, de têtes d'enfants, de capsules de bouteilles de soda et autres bijoux plus ou moins frivoles. Enfin ses culottes, ses basanes, tout son costume de cuir, gaufré et repoussé, avait été garni par une main artiste de fines aiguillettes et de clous de fauteuil.

Parvenue au centre de la clairière, la

DE TURF EN TURF

Evidemment, ça devait arriver. Mais quelques grincheux ont trouvé que c'était arrivé un peu tôt... Nous avons donc vu déjà se manifester chez nous les ressources infinies de l'industrie allemande.

Cela s'est passé l'autre dimanche à Longchamp. Nous étions tous accourus, sportsmen, parisiens et villageois, dans le fallacieux espoir de voir se disputer les deux prix La Rochette. Nous étions légers, ingénus et contents... Il faisait beau et il y avait au moins quinze ou vingt jolies femmes dans les alentours du paddock — ce qui ne s'était point vu depuis longtemps...

Comme c'était l'ouverture de la chasse, ces messieurs de la Haute Épicerie, de la Haute Charcuterie et de la Haute Nouille n'étaient point présents. Ces messieurs (et leurs dames) étaient « sur leurs terres », dans leurs vieux châteaux achetés en 1915, 1916, 1917, 1918 ou 1919 à quelques obscurs vieux riches décorés... Nous étions donc tous un peu soulagés...

Mais à peine avions-nous pénétré dans le sacro-saint sanctuaire de M. Jean Prat, qu'un mot, qu'un seul mot insupportable et stupide, venait bourdonner à nos oreilles, telle une grosse mouche autour d'un gâteau à la crème...

Le marchand de programmes nous avait dit : « Odol... »

L'officier de paix nous répétait : « Odol... »

Notre tailleur, rencontré (bien malgré nous), nous criait : « Odol... »

La petite Lydia Bébèta, de la Comédie-Française, se jetait dans nos bras et nous susurrant : « Chéri, Odol... »

Et le pavillon, la pelouse, le Moulin et le Bois tout entier n'étaient qu'un cri : « Odol ! Odol ! Odol ! Odol... »

Devant une manifestation aussi imposante et aussi déconcertante, il ne nous restait point autre chose à faire qu'à regarder gagner... Odol !...

Odol gagna donc le prix mâle La Rochette et une nouvelle clameur s'éleva : « Odol... Odol... »

Odol, qui appartient à M. Ternynck (qui demeura prisonnier des boches à Maubeuge), est âgé de deux ans. C'est un bel enfant qui promet. Mais quand il naquit, en France, il y a deux ans, il y avait la guerre... Quel est le singulier propriétaire qui a eu, qui a pu avoir l'idée saugrenue de lui donner un nom de dentifrice boche ?... Odol ? C'est entendu... C'est écrit sur l'étiquette. C'est un produit excellent pour la « Zahnfleisch », c'est-à-dire pour la viande des dents et c'est-à-dire pour les gencives... Mais, vraiment, ce n'est pas un produit pour Longchamp...

Nous le disons, très cordialement, à M. Ternynck...

La cinquième course était courue et nous n'avions pas encore pu nous affranchir de cette obsession... odolisante (Ça finissait par devenir abusif). Les commissaires, réunis en toute hâte, décidèrent aussitôt de faire diversion et un nouveau mot fut lancé à travers le pesage et la pelouse : « Spada!... Spada!... »

C'était gentil. Spada, au moins, c'est un mot latin et ça n'est pas une spécialité pharmaceutique.

Aussitôt mon tailleur, l'officier de paix, le chef du cabinet de M. Klotz et ma petite amie Lydia Bébèta crièrent avec ensemble et fureur : « Spada!... Spada!... »

Devant une pareille manifestation, nous n'avions qu'une chose à faire : Regarder gagner Spada...

Spada enleva donc le handicap, à la pointe de l'épée, battant avec aisance Saint-Yorre, ce qui parut décent, car Vichy en septembre, c'est déjà hors de saison...

Depuis que le monde est monde — et mon confrère le savant astronome Nordmann m'affirme qu'il y a déjà assez longtemps — voilà bien la première fois que l'on voit, sur un champ de courses, deux tuyaux qui ne crèvent point.

Cela est certainement signe de quelque chose. Nous allons peut-être disparaître tous, un de ces jours ?... Ou bien le beurre va tomber à trois francs la livre ?... Il va arriver un cataclysme... Il est vrai qu'il va y avoir les élections...

MAURICE PRAX.



Les buffles pullulaient dans la prairie.

jeune fille leva la tête pour examiner le ciel — « Voici les sansonnets qui passent, dit-elle ; il est donc 5 h. 47 et je dois me hâter de préparer le déjeuner de mon vénéré père, le vieux Serpent-à-lunettes. »

Se dirigeant vers un arbre-à-pain, elle y tailla deux petits morceaux en forme de croissants, puis elle gagna un arbre à lait pour y remplir une jarre fumante. Elle cherchait des yeux la malvacée commune qui donne le fruit appelé par les Anglais Cocoa (mot que nous avons tenté de traduire, assez péniblement d'ailleurs, par celui de Cacao), quand tout à coup retentit un cri perçant qui semblait sortir de la tente même. Ce cri fut suivi d'un long roulement de tambour.

— « Ciel !... Le tambour de la mort !... Serait-il arrivé malheur au vieux Serpent ? »

Légère comme un élan, la belle Indienne prit le sien et, en trois bonds fantastiques, regagna la porte du wigwam.

II

Sur une peau de tamanoir, bordée d'andrinople, le Serpent-à-lunettes était étendu.

Son corps n'offrait aucune trace de blessure. Son teint même ne présentait aucune pâleur suspecte. Il est vrai que sa face entière disparaissait sous une couche épaisse de vermillon. Seuls, ses traits semblaient un peu tirés... mais peut-être était-ce, là aussi, un effet de la peinture.

Les yeux au ciel, le vieillard jouait du tambour.

— Hugh ! fit-il, en voyant entrer la jeune fille, le Grand-Manitou vient d'appeler à lui son serviteur.

— Non, non, mon père ; votre heure n'a pas encore sonné, mais dites à la douce Œil-de-Taupé qui poussa ce terrible cri de pulois en gésine...

— Hugh ! le Serpent-à-lunettes n'est pas un canari siffleur. Le cheval chante moins bien que le poisson frit, mais il court plus vite. Qu'Œil-de-Taupé ouvre largement ses oreilles comme le chou palmiste ouvre ses feuilles à la rosée du matin. Le Serpent-à-lunettes va dire une bonne parole.

Il exécuta un léger roulement de tambour et commença en ces termes :

« Autrefois, nos frères rouges vivaient

heureux. Chez eux le buffalo pullulait. De plus, ils avaient des terrains communaux, où, à partir du jour de l'Ouverture de la Chasse, ils pouvaient librement chasser la chevelure... Hélas ! les Ours se suivent, et n'ont pas le même pelage. Des Visages-Pâles arrivèrent qui empoisonnèrent les cœurs rouges.

Dès lors, nos frères se plurent à chevaucher, au lieu des fiers mustangs les hauts labourets des bars et ils mouraient comme des mouches... Et nos squaws, pour imiter les Visages-Pâles, se mettaient de la poudre sur les joues, mais elles ne connaissaient que la poudre de chasse, en sorte qu'elles se faisaient sauter les joues en se penchant sur la chaleur des marmites... Et les enfants des prairies qui ne mouraient pas se déplumaient volontairement et mettaient leurs crânes en prison dans une cheminée de bateau.

Incas, le dernier des Mohicans avait été tué, il y a bien des lunes, mais l'avant-dernier lui avait survécu. Ce fut le propre grand-père du Serpent-à-lunettes. Le petit Serpent avait grandi entre son père Tatou-tatoué et sa mère, la belle Œil-de-Perdrix, de la tribu des Pieds-Noirs. Lui-même avait épousé, à douze ans, une squaw extrêmement distinguée, la Jument-rouge, de la tribu des Gros-Ventres. Puis, le Serpent-à-lunettes s'était un jour senti séduit, après tant d'autres, par l'esprit nouveau et il avait abandonné son wigwam pour aller vivre dans une grande ville. Ce qui lui parut le plus pénible, fut d'abandonner les plumes de sa tête, mais, pour éviter un changement trop brusque, il se fit employer de bureau, ce qui lui permit de porter encore une plume d'oie au-dessus de l'oreille, puis il remplaça

CHOSSES ET AUTRES

Nous nous attardons en des villégiatures agréables et nous goûtons des repos de fin-de-saison qui sont de vrais repos. Nous n'avons plus l'enthousiasme des premiers jours ; quelques épreuves nous ont éloignés des tables du Casino et de ses hasards ; les excursions ont été épuisées une à une et les tennis sont moins fréquentés. On pense, au cours de siestes lentes et paresseuses, à la rentrée, aux commandes, aux soucis et aux agréments de la vie parisienne. Votre femme ou votre amie vous répète :

— As-tu écrit pour le charbon ?... T'es-tu préoccupé du charbon ?...

C'est un grand point. On esquisse un vague geste d'explication. Il n'est pas déjà très aisé d'avoir du charbon sur place ; comment pourrait-on en faire « rentrer » à distance. Mais l'on répond :

— Oui, oui, j'ai fait le nécessaire.

Et on invoque un ami débrouillard qui nous fera avoir, sans difficulté deux tonnes d'antracite. Cette prévoyance, au fond, marque la fin des vacances.

Pour quelques oisifs élégants les vacances ne sont qu'une transposition d'habitudes d'un lieu vers un autre ; mais pour beaucoup d'entre nous, elles sont une exquise nonchalance, l'oubli des nécessités, des petits et des grands ennuis. Vous enveloppez votre esprit d'une chemise molle et vous lui ôtez son faux-col. Vous oubliez tous les soucis, jusqu'au jour où votre compagne vous demande impitoyablement si on « s'est occupé du charbon ». Si d'aventure vous l'interrogez de son côté sur les mesures qu'elle a prises elle-même, elle vous répond sans sourire qu'elle a écrit à ses fournisseurs, que d'ailleurs il va falloir qu'elle rentre car toute la collection d'hiver est prête chez son couturier.

la plume par un stylo, enfin le stylo par une machine à écrire, qu'il ne porta pas sur la tête plus d'une minute. Il avait enfin dépouillé le vieil homme...

— « Comment, mon père, aviez-vous consenti à vous enfermer dans les cages des Visages-Pâtes ? Aviez-vous oublié le Trésor des Sachems ? »

III

— Le Trésor des Sachems ?... Non, le vieux serpent ne l'avait pas oublié. Mais le vertueux Talou-taloué était mort brusquement, terrassé par l'eau-de-feu, avant d'avoir pu lui en révéler la cachette, et l'héritier de tant de richesses était plus gueux qu'un rat vulgaire.

« Hugh ! le vieux Serpent n'est pas une perruche sans éducation. Sa langue n'est pas oblique comme la marche du tourteau. Il sait mettre un bœuf sur sa langue, même quand ce bœuf est du bœuf salé, conservé en boîte. Le Serpent va dire ce qui doit être dit, mais comme il va parler du temps où son cœur obscurci avait cessé d'être rouge, il va cesser aussi, pour éviter la fatigue, de parler à la troisième personne.

« Tu dois te rappeler, ma chère fille, que l'œil de mon œil, je veux dire, l'Œil-de-Perdrix, la mère, avait perdu la vie en te donnant le jour. Je logeais alors à Blagson-City et je menais une vie très régulière. Chaque matin, j'allais à mon bureau. Chaque soir, je m'enivrais. J'étais un véritable gentleman. Je comptais maintenant en alignant des chiffres sur du papier et non plus en faisant des encoches sur les bords de ma table. J'avais perdu le moindre souvenir de mon existence passée. C'est au point que, lorsque je vis, sur les murs, des affiches an-

nonçant l'arrivée du beau Colonel Cody, dit Buffalo-Bill, et de ses peaux-rouges du Wild West : tous garantis authentiques, j'éprouvai à l'endroit de ces indigènes une curiosité d'enfant. Quoi ? De vrais sauvages ? Voilà qui devait être curieux. Il fallait voir ça.

« Rappelle-toi, Œil-de-Taupe, j'étais placé au premier rang, fier de mon bolivar passé au pétrole. Assise à mes côtés, tu suçais un melon glacé sous ton chapeau de fleurs. Le spectacle commence. Quand paraissent, sur leurs chevaux, les guerriers fraîchement peints, vernis et ornés de glaces, je frémis comme un accordéon. Ils s'élancent en brandissant leurs tomawaks. Alors... Alors tout le passé me remonte au cœur d'un seul coup. Je franchis les barrières et, sans m'occuper de ma fille qui s'accroche à mes habits, je saute sur un poney libre. Me voilà parti au milieu de l'arène en poussant le cri de guerre des Mohicans* avec un air si féroce que tous les spectateurs répètent, glacés d'effroi : « Chassez ce naturel qui revient au galop ! »

« Rappelle-toi encore, Œil-de-Taupe, que nous entrâmes, peu après, en qualité de peaux-rouges dans la troupe de Buffalo. Nous avions tout à apprendre, d'autant que dans les scènes de la vie sauvage, marquées au programme, figuraient quelques exercices complètement inconnus des Indiens. N'importe !

La collection d'hiver!... Ces mots qui évoquent toutes les redoutables tentations de la rue de la Paix, de savantes combinaisons de soie et de velours, de la gamme infinie des fourrures, et les courses dans la brume et la bise, les dîners en ville, les salons où l'on s'ennuie, les théâtres où l'on ne s'amuse guère, résonnent étrangement lorsque l'été respandit encore autour de vous et que l'air est tout embaumé du parfum des roses.



Ainsi nous sommes quelques-uns à ne rien ignorer de ce qu'on portera cet hiver. On nous a dit insidieusement :

— Est-ce que tu crois que cela m'ira des robes étoffées sur le côté avec des fronces sur les hanches ?

Un geste vague. Une réponse ambiguë. Ces consultations sont généralement des traquenards ou des sujets de récriminations. Si on répond : « Naturellement que cela « l'ira » ; on s'attire quelque réplique de ce genre : « Tu me dis cela comme autre chose. » Et si on met en doute, par hasard, que cette mode soit seyante, c'est un autre drame... Bref, en la circonstance, notre compagne évoqua une certaine robe à paniers que portait Marie Leconte et qui était délicieuse. Dans quelle pièce ? Elle ne s'en souvenait plus bien. Avec un peu de bonne volonté et de recherche, on s'arrêta à *Turcaret*. Puis il fut question d'une autre robe, portée par M^{lle} Jane Renouardt dans *Petite Reine* et d'une autre encore — combien jolie et d'un élégant dessin ! — conçue pour *Casanova*. En somme, ces robes à paniers, pour n'être point très neuves, sont d'une réalisation gracieuse. Mais il paraît, par contre, qu'on ne se décolle plus ; qu'on va cacher son cou cet hiver — ce qui n'est pas dans la tradition de la robe large de hanches qui réclamait un corsage fort échancré — une fenêtre de laquelle nos aïeux lançaient des regards avivés sur des régions secrètes et magnifiques. Mais ne demandons pas trop de tradition ni de logique à la mode féminine. Elle est ce que la décrète quelques arbitres et quelques créateurs dont quelques-uns ont — parfois — du goût...

Après les sottes complications de la vie civilisée, quel délice de mener, au milieu des guerriers, cette existence un peu rustique, grossière, mais si libre et si familiale. Les pieds d'un ami véritable sentent toujours bon, disaient les Anciens. J'avais retrouvé mon élément.

« Quand je fus trop vieux pour tenir l'emploi de peau-rouge professionnel, je pris ma retraite en ces parages, mais jusqu'à la fin de mes jours, je demeurai attaché aux mœurs de mes ancêtres. Et Œil-de-Perdrix, elle aussi, resta fidèle à notre Manitou, aux us des anciens et à la Grande-Médecine. Qu'elle soit bénie ! »

HENRI AVELOT.

(La suite au prochain numéro.)



L'ouverture de la chasse... aux chevelures.

PARIS - PARTOUT

Les jolies chemises signées par Yva RICHARD sont véritablement le triomphe du goût parisien, 7, rue Saint-Hyacinthe (Opéra). Téléphone Central 00-69. Croquis sur demande.

Les Charbons d'Esopo de BICHARA embaument et aseptisent. Grâce à eux, les moustiques sont chassés de nos demeures d'été, et l'atmosphère alourdie par la chaleur devient douce et parfumée. Ambre, rose, jasmin, nirvana, chypre, etc. BICHARA, parfumeur Syrien, 10, Chaussée d'Antin.

Le Tout Paris élégant aime à se retrouver dans les salons luxueux du **GRAND TEDDY**, 24, rue Caumartin. Cuisine parfaite, orchestre excellent. Téléph. Cent. 52-42.

Cours de Maîtrise Angoisse, crainte, timidité vaincues par la rééducation de la volonté. Cours par correspondance. Jane Houdell. Ecole de la Pensée, Le Lierre, Biarritz.

JOCKEY-CLUB
TAILLEURS CIVILS ET MILITAIRES
104, rue de Richelieu, PARIS
Costume pure laine, sur mesure : 160 fr. en quatre jours.

MAISONS RECOMMANDÉES
A. HERZOG 41, r. de Châteaudun, PARIS. Objets d'art, Ameublements anciens et modernes.

LES GRANDS HOTELS
PARIS. — **TOURING-HOTEL.** Confort moderne. 21, r. Buffault (r. Châteaudun). Ch. dep. 4 fr. Tél. Cent. 58-51



Pour rester Jeune et Jolie

CRÈME BÉATRICE


D'un emploi agréable, la Crème Béatrice est invisible, ne fait pas briller le visage. Fruit de longues études, cette Crème merveilleuse, d'une pureté incomparable, doit aux Sucres de fleurs qui la composent ses propriétés bienfaisantes et régénératrices. Son emploi journalier nourrit l'épiderme, prévient et efface les rides. La Crème Béatrice donne et conserve au visage la blancheur et le velouté de la jeunesse, dons si précieux à la beauté d'une femme.

NEIGE BÉATRICE
BLANCHE ou ROSÉE
Publ. G. BEYLISSIERE, Lyon



L'ECOLE DES MINISTRES
par **PIERRE VEBER**
Pour le recevoir franco par la poste, adresser 4 fr. 50 à M. le Directeur de La Vie Parisienne, 29, r. Tronchet

POUR MAIGRIR
rapidement et sans danger
prenez tous les deux jours un bain au
Sel Amaigrissant "CLARKS"




qui réussit toujours à réduire le ventre et les hanches et à faire fondre et disparaître sans aucun inconvénient tout excès d'embonpoint.

La Boîte-Dose pour un bain : 1 fr. 60
Les 12 Boîtes (cure complète) : 14 fr. franco. (Envoi direct)

CLARKS
16 bis Rue Vivienne
PARIS

LOUVRE . PRINTEMPS . BON MARCHÉ
GALERIES LAFAYETTE . SAMARITAINE . ETC.

CHENIL FRANÇAIS
CHIENS POLICIERS et de luxe de toutes races
EXPÉDITIONS DANS TOUS PAYS
PENSION ET DRESSAGE
7, rue Victor Hugo. 7
CHARENTON (Seine)
Téléphone 53
Maison de Vente : 25, RUE DUPHOT, PARIS



EN VENTE DANS TOUTES LES BONNES MAISONS



Hoyama
PÂTE
pour Chaussures et tous cuirs.

ACHAT AU MAXIMUM
11 RUE DE PROVENCE 11
DIAMANTS. PERLES. BIJOUX. OR, PLATINE
ARGENTERIE. OBJETS D'ART, ANTIQUITES
PROFITEZ DE LA HAUSSE ACTUELLE
Adressez-vous de préférence à l'EXPERT. Téléphone 284-82

SOCIÉTÉ ANONYME DES FILATURES, CORDERIES, TISSAGES & ANGES **BESSONNEAU** Administrateur



BESSONNEAU
a créé : les hangars d'aviation
les hangars hôpitaux
les tentes ambulances
les baraquements scolaires.

Les Bessonneau ont fait leurs preuves depuis de nombreuses années au cours de plusieurs campagnes sur tous les fronts et sous tous les climats.

Actuellement, on copie les Bessonneau mais BESSONNEAU seul imperméabilise bien ses toiles et construit lui-même de toutes pièces : Tentes, Hangars et Baraquements.

On n'est donc réellement garanti qu'avec la marque :

BESSONNEAU



GUELDY

SES PARFUMS :

PARIS

LA FEUILLERAIE

L'EMPYRÉE, GOTIC

LE BOIS SACRÉ

ANTAR

LA ROSE

LE LYS ROUGE

LA VIOLETTE

En vente partout et chez P. THÉBAUD & Cie.

Concess. gener. pour la France. 7 et 9, rue La Boétie. PARIS

PETITE CORRESPONDANCE

4 francs la ligne 40 lettres, chiffres ou espaces.

Tout texte d'annonce ou de « Petite Correspondance » doit être visé par un commissaire de police ou par l'autorité militaire.

La direction du journal se réserve le droit de retourner à leurs auteurs les textes qui ne seraient point rédigés convenablement ou pourraient être mal interprétés.

Vu la surabondance des envois, il faut compter un délai de quatre semaines entre la date de réception des annonces et la date de leur publication.

La censure interdit que les « Petites Correspondances » renferment l'indication des secteurs postaux, et les numéros des escadrilles.

JEUNE réserv. aviateur, parisien, dem. correspondance av. marraine, de préférence légèrement âgée. Ecrire : Würz, chez Iris, rue Saint-Augustin, Paris.

ANGLAIS, 44 ans, désire corresp. avec marraine Parisienne, âgé de 26 à 28 ans, bien élevée, brune. Ecrire : R. Brown, 236, Hyde Road, Manchester.

TROIS j. poilus dem. j. marr. Paris ou Havre. Ecrire : G. Guenier, E. M. P. G. R. L., Compiègne.

OFFICIER désire correspondre avec marraine. Ecrire : Major Madia, chez Iris, 22, rue Saint-Augustin, Paris.

E. V. Q.-m. de timonerie, 19 ans, de Reims, des. corr. av. j. j. et g. marr. p. chas., non plus les sous-marins mais le caf. Ecrire Tatta, Chasseur 20, La Pallice.

OFFICIER, 24 ans, sérieux, prochainement démobilisable, devant reprendre ses études à Paris, serait très désireux de correspondre avec marraine désintéressée pour rompre la monotonie de la vie militaire, en attendant le retour dans ses foyers. Ecrire 1^{re} lettre : Lieut. Teddy, Hôtel Est-Palace, Boul. Magenta, Paris.

QUELLES sont les mairaines parisiennes gaies et affectueuses qui enverront l'écho de la bruyante cité dont rêvent deux jeunes sous-officiers tank, exilés sur les bords peu enchanteurs du Danube. Ecrire : Guy et Léo, 302^e C^o de chars blindés, Armée du Danube, par B. C. M.

KÉPI-CLAQUE



24, Boulevard des Capucines, 24
IMPERMÉABLES ET KÉPIS
Demander le Catalogue

POUR VOTRE BEAUTÉ

Parce qu'elle ne graisse pas et empêche la pousse des Duvets; fait disparaître les Boutons et les Points Noirs, efface réellement les Rides et les Rousseurs; blanchit, rafraîchit, mate et veloute le Teint, vous ne devez employer que la **Crème Anglaise :**

CREAM BARKETT
Pharmaciens — Parfumeurs — Grands Magasins.

AVOCAT
10 fr. Consult.

51, RUE VIVIENNE, 51, Paris
Divorce, Annulation religieuse, Réhabilitation à l'insu de tous. Procès. Sujets confidentiels. Enquêtes discrètes. Action en tous pays. (35^e année).

PRÊTS SUR TOUTES GARANTIES
Banque PARIS-LONDRES
15, Rue Duphot, Paris. - Tél. Central 99-81.

Les plus belles Fleurs de Nice

Grande culture et exportations pour tous pays.
Maison J. PAPASSEUDI Fils & Co
Avenue Shakespeare, NICE.

Corbeilles fleurs de choix, depuis 20 frs.
1^{er} Extrait de parfum de fleurs naturelles de Nice depuis 6 frs. Oranges, mandarines, citrons depuis 12 frs. franco. Envois contre mandat-poste.

La Maison fait des abonnements au mois.

AVOCAT Docteur en droit, renseigné sur tout : loyer, pension, impôt, perte, succession, divorce, réhabilité. (Évite procès et frais).
Consultat. 5 fr THOMAS, 37, rue Rivoli, de 3 à 6 h.

GRAINS MIRATON
Un Grain assure effet laxatif.
CHATELGUYON

LES PETITS PIEDS DE M^{lle} GABY DESLYS
représentent une fortune

Aussi, inutile de dire que la charmante danseuse leur donne tous les soins possibles. Les dames (et peut-être même les messieurs!) seront sans doute intéressés de connaître à ce sujet un secret de toilette de la gracieuse artiste.

Lors d'une interview qu'elle donna au retour de son séjour aux Etats-Unis, elle a déclaré : « Si les pieds sont fatigués, douloureux, enflammés et tant soit peu enflés par la marche ou autres exercices, un bain de pieds saltré apporte un soulagement immédiat et, d'après ce qu'on me dit, guérit même des maux de pieds plus pénibles. »



Gaby Deslys

Les saltrates que M^{lle} Gaby Deslys a, pour la première fois, connus et employés à New-York, ont, depuis quelque temps, acquis également en France une grande réputation pour leurs merveilleuses propriétés curatives. Une petite poignée dans un bain de pieds chaud donne une eau médicamenteuse et légèrement oxygénée soulageant immédiatement la brûlure de la plante des pieds, l'enflure et les meurtrissures causées par la fatigue et la pression de la chaussure, ainsi que les douleurs aiguës des cors et durillons. En outre, l'eau saltrée, par son action antiseptique, prévient les effets néfastes d'une transpiration excessive.

Après une journée de fatigue, un de ces bains apporte une délicieuse sensation de bien-être et de délassement, et les chaussures les plus neuves et les plus serrées semblent aussi confortables que les plus usagées.

Ceux qui sont sujets à souffrir des pieds trouveront dans les saltrates Rodell, qui se vendent à un prix modique dans toutes les bonnes pharmacies, un remède infailible pour soulager et guérir les maux de pieds les plus pénibles.

BRILLANTINE MARCEL
DONNE AUX CHEVEUX LE SOYEUX ET LA LÉGÈRETÉ
PELLERAY, 17, rue Croix-Petits-Champs, Paris



Vos SOURCILS et vos CILS sont-ils aussi charmeurs que les miens ? Vous pouvez avoir les mêmes.
Eyelashin "épaissit, allonge et embellit les cils et les sourcils. Suivez nos instructions très simples et ajoutez 100 pour cent à votre beauté, à votre charme et à votre grâce. Une boîte est suffisante. Absolument inoffensif. Envoyé par la poste sur réception du prix : 2 fr. 50 la boîte.

Portland Chemical Co. 100 Portland Road, Kensington London, W.11
Envoyez enveloppe à votre adresse.

Fort..... Fr. 12 »
Léger..... - 10 »
Dames et Enfants - 6.50
Le JEU.

En vente dans tous les magasins de Chaussures.

En cas de difficultés d'en obtenir, envoyez un dessin du contour de la semelle et du talon de la chaussure, avec mandat postal pour un jeu d'essai, aux

AGENTS GÉNÉRAUX :
FLAHAULT Frs
9, rue de Belzunce
et PARIS (10^e) et

EXPÉDITION FRANCO

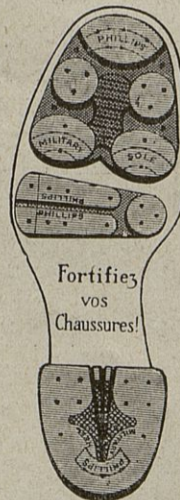
DE MINCES plaques de caoutchouc, avec des parties en relief, destinées à être fixées sur les semelles et talons ordinaires. Elles protègent les semelles et talons contre l'usure.

LES SEMELLES ET TALONS PHILLIPS

(type militaire)

tripotent la durée des Chaussures.

ILS donnent de la souplesse à la démarche, empêchent de glisser et diminuent la fatigue. Les pieds sont maintenus au sec par le temps humide.



Fortifiez vos Chaussures!

Fabriqués en Angleterre.

DIVORCES RAPIDES Constitutions de Sociétés
PROCÈS CIVILS et CORRECTIONNELS - PARIS et PROVINCE
M^e Bricourt, Avocat, 88 rue de Clichy Tél. Gut. 31-64

AUTO-LEÇONS particulières Dames et Mrs sur Torpédos luxe 1^{res} Marques. Brevet forfait examen 40 fr. Cours mécanique. Pas confondre (En magasin)
M^e GEORGE, 77, Av Grande-Armée, Maison de confiance, Tél. 629-70

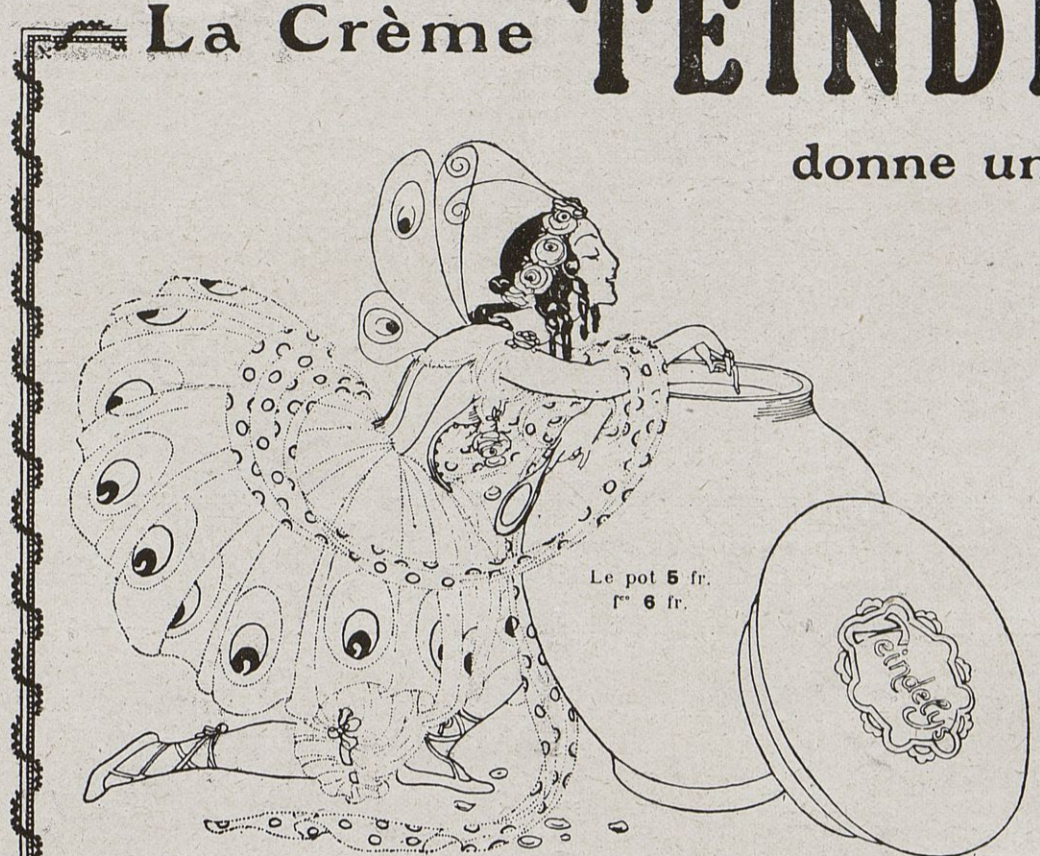
4 SECRETS DE THÉÂTRE
CURE DE BEAUTÉ Beauté, Fermeté des 5e ns. Suppression radicale des Rides. Poches des Yeux. Bajoues. Points noirs du nez. Rajeunissement du corps. Notice 30 D. 15. ROXHANE, 16 bis r. Paix. NICE

POITRINE IMPECCABLE OPULENTE FERMÉE
Acquise ou récupérée rapidement et sûrement, chez la femme et la jeune fille, par l'**EUTHÉLINE**, seul composé nouveau, absolument inoffensif, approuvé par le corps médical et réellement scientifique. (Communic. à l'Académie des sciences (Séance du 26 Fév. 1917), et à la Société de Biologie (Séance du 17 Fév. 1917). Envoi gratuit et^o de la Notice du D^r JEAN, 8^e rue de la Lég. d'Honn. Labor. EUTHÉLINE, Pl. Théâtre-Français, 2, Paris

La Crème TEINDELYS

donne un teint de lys

*Elle
tient la poudre
Assure une
carnation exquise*



Le pot 5 fr.
1^{re} 6 fr.

La Crème TEINDELYS, fine, onctueuse, neutre, est incapable d'offenser en rien la peau, qu'elle adoucit, assouplit et blanchit sans la lubrifier à l'excès ou jamais la faire luire. Parfumée aux extraits de fleurs, la Crème TEINDELYS est le type le plus parfait de la crème de toilette; son emploi évite le hâle, les taches de rousseur et les irritations dues à la poussière

ARYS

3, Rue de la Paix, 3
PARIS

*La Crème Teindelys, douce, parfumée,
conserve la fraîcheur de la jeunesse, embellit, efface les rides.*

Toutes Parfumeries et Grands Magasins

Merveilleuse Crème de Beauté
PRÉPARÉE PAR
GOSSARD-LEMAIRE

LA REINE DES CRÈMES

PARIS
J. LESQUENDIEU

En Vente dans les Grands Magasins,
chez les Coiffeurs, Parfumeurs: Paris-Province.

Horace van Offel

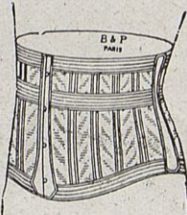
Suzanne
Et son **Meillard**

ROMAN

4^{fr.} 50
Franco

Albin Michel Éditeur
Rue Bayen 22 Paris 22

CEINTURE ANATOMIQUE pour HOMMES du Dr NAMY



ordonnée
aux Cavaliers, aux Automobilistes et
à tous ceux qui commencent à
prendre du ventre. Maintient les
organes abdominaux. Soutient les
reins et combat l'obésité.

MM. BOS & PUEL,
Fabricants brevetés
234, Faub. St-Martin, PARIS
(A l'angle de la rue Lafayette)

NOTICE ILLUSTRÉE FRANCO SUR DEMANDE

EN VENTE Une Frise de Georges Léonnet

(LE FLIRT A TRAVERS LES AGES)

Série de 8 estampes lithographiées en neuf couleurs, formant une bande de 4^m80 de longueur et 0^m40 de hauteur.

Le plus artistique, le plus gai, le plus lumineux des papiers de tenture.

Cette frise, soigneusement empaquetée, est expédiée franco de port contre la somme de 12 fr. 50 (en mandat, bon de poste ou chèque) adressée à M. le Directeur de

La Vie Parisienne, 29, rue Tronchet Paris.

POLICE PRIVEE

Vesco, ex-chef de la Sûreté
14, rue de Châteaudun, Rens., mis.
ang., sur., res., constat., divorces.

MAIGRIR

REMEDE NOUVEAU. Résultat
merveilleux, sans danger, ni régime,
avec l'**OVIDINE - LUTIER**
Not. Grat. s. pli fermé. Env. franco du
traitem. e. bon de poste 8 fr. 30. Pharmacia. 49. av. Bosquet, Paris.

VIENT DE PARAÎTRE :

ÉROS - PARISIEN GIRLS

PAR Léo FONTAN.

Superbe album port-folio de 16 estampes galantes 0^m32 x 0^m22

SONT DÉJÀ PARUS :

ÉTUDES DE FEMMES

MÊME GENRE D'ALBUM
par Maurice MILLIÈRE

PARIS-GIRLS

MÊME GENRE D'ALBUM
port-folio galant.

Chacun de ces 3 albums par poste : 20 francs franco.

CATALOGUE ILLUSTRÉ

Contenant 104 reproductions des estampes galantes en couleurs éditées par nous, et la liste de 80 collections de cartes postales galantes à 2 fr. la collection F^{co} ce catal. 0 fr. 50.

LIBRAIRIE DE L'ESTAMPE 21, rue Joubert, PARIS. (Conditions spéciales pour le gros).



G. Pavis

— Je n'aime point ces gâteaux. Ils ont un drôle de goût !
— Que voulez-vous ? Chez ces gens-là le cake sent toujours le hareng.